

Et c'est pour ces joies d'un instant qu'on méprise l'amitié ?... Et c'est pour un bonheur passager, noyé souvent de larmes versées dans la solitude, c'est pour cueillir une rose dont les épines ensanglantent même le cœur, qu'on rejette la seule qui n'en a pas ?...

Ah ! je conçois que l'amour doit avoir sa place dans tous les rêves, puisque sans lui le sublime Architecte du monde entier eût vu périr son œuvre infécondée ; mais après avoir senti en son cœur le feu excité de l'amour, même en l'attisant encore, comme celui de l'amitié semble doux, commode, rafraîchissant ! Je conçois que l'amour doit avoir son tour, mais l'amitié sera toujours le sentiment par excellence, le plus sincère, le plus franc de la nature humaine.

Un certain auteur, dont le nom m'échappe, a dit quelque part, que tout le monde vantait les douceurs de l'amitié, mais que personne ne les avait jamais trouvées ; quant à moi, je donnerais tous les plaisirs de mon âge pour un lambeau de l'amitié, telle qu'elle m'a souri le 19 Janvier 18...

HERMANCE.

PREMIER VOYAGE D'UN BÉBÉ

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

J'étais en paradis parmi les chérubins : je jouais, je voletais, je voyais le bon Dieu. Les petits anges au ciel sont les chéris de la Vierge Marie. Employés constamment, les chérubins, près du Dieu sauveur, sont envoyés, toujours, pour implorer le Fils de la part de sa Mère. J'étais auprès de Dieu, porteur d'une supplique, je chantais ses louanges, attendant une réponse.

Soudain, les anges messagers du ciel à la terre ont crié : " Qui veut partir pour la terre ? "

Les chérubins au ciel, à différentes époques, sont envoyés par mille, pour visiter la terre. A la voix des anges messagers un brouhaha général se fit autour d'eux.

Je fus un des premiers inscrit sur la liste de départ. Tous, en battant des ailes, les chérubins, mes frères, se pressaient à qui mieux mieux, pour chacun prendre son tour. " Allons voir la terre," entendait-on de toute part. Pauvres, nous, heureux au ciel et désirer la terre !

Prêts à partir nous fîmes encore le tour du ciel, chantant toujours, toujours gais et joyeux. On nous coupe les ailes.

Puis on nous mène près du bon Dieu, qui nous dit : " Allez mes enfants ; mais songez à être bien sages, bien aimants, bien charitables là-bas, si vous voulez retrouver plus tard votre place ici." Puis il nous embrassa tous.

Nous, les anges chéris de Marie toujours Vierge et sans tache, prêts à quitter le ciel, passons devant sa porte. Là, un ange, la face voilée, nous marque au front de la tache originelle.

Puis les anges, qui nous ont pris dans leurs

bras, ouvrant leurs grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mettent en route pour la terre.

Comme nous allions vite ! Tout d'abord, accoutumés aux célestes clartés, la nuit nous sembla plus profonde qu'elle n'était. Nous passons à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh ! le beau voyage !

Enfin voici la terre. Nous arrivons dans un grand jardin. On nous cache, qui dans une rose, qui dans un chou, qui sous un jasmin. Il faisait, ma foi, quelque peu froid, bien que les anges nous couvrirent de leurs ailes. Je dis à mon ange : " Est-ce que nous allons rester là bien longtemps ? " Et je me prenais à regretter le paradis, où l'on était si bien et où, du moins, il faisait plus chaud.

Mon ange répondit : " Patience enfant, vous voulûtes quitter le ciel des premiers, abandonnant ainsi Dieu le Père et la Vierge Mère, patience, attendez que sur terre un père vous demande et vous conduise à votre mère ici-bas.

Tout à coup, j'entendis venir la maîtresse du jardin avec quelqu'un à qui elle disait : " Il n'en manque pas vous pouvez choisir. J'en ai de blonds, de bruns, les uns aux yeux bleus et les autres aux yeux noirs."

J'entr'ouvre les feuilles de mon chou, et je vois avec la maîtresse du jardin, un homme qui a l'air très bon et qui dit : " J'en voudrais un qui fut bien doux, bien obéissant, bien studieux."

Ayant froid, fatigué, j'agitai les feuilles de mon chou. Le monsieur m'aperçoit et dit : " Je prends celui-là ! " — " C'est bien ! " répliqua la maîtresse du jardin, " je vais le porter chez vous." Alors, je vis l'homme donner beaucoup de pièces d'argent. (Il paraît qu'un bébé se vend bien cher.) Enfin, l'homme ayant terminé, dit : " Partons."

Nous voilà partis. L'homme tout joyeux marchait devant ; la femme le suivait, me portant dans ses bras. Chemin faisant, je dis à l'ange qui volait près de moi : " As-tu vu combien de pièces d'argent monsieur a données pour m'avoir ? " L'ange me dit : " Ce qu'il a donné n'est rien ; il lui faudra dépenser bien d'autres pièces d'argent, avant que tu puisses te suffire, et tu serais bien coupable si tu n'étais sage et aimant pour le dédommager de tant de sacrifices." Je dis à l'ange : " Oh ! je serai bien sage, bien aimant."

Nous arrivons dans une maison où tout était en désarroi pour me recevoir. A peine avions-nous passé le seuil, que j'entends une voix qui s'écrie :

" Le voilà ! Oh qu'il est beau ! Raoul, comme votre épouse sera fière, lorsque dans un instant vous lui montrerez son fils." Je dis à l'ange : " Qui est-ce donc qui me trouvera beau, avant même de m'avoir vu ? " L'ange me répondit :

" C'est ta grand'mère ! elle aussi attendait avec anxiété ta venue ; vois-tu comme sa figure, à ton aspect, semble toute rajeunie, bientôt tu vas être la joie de ce foyer, sache dans ta vie te rendre digne du sort que t'a réservé ton Créateur ! " Tout le monde avait l'air ravi.

A demi étendue sur un bien beau fauteuil, était une jeune femme qui semblait souffrante et abattue. En entrant, le monsieur embrassant la jeune femme, lui dit : " Voici, chère amie, notre fils, voyez comme il est beau." Je dis à l'ange : " Pourquoi donc cette jeune femme est-elle ainsi ? " — " Oh ! me répondit l'ange, c'est qu'elle a longtemps languie, en attendant ton arrivée ; mais à présent, vois, elle te tend les bras. Je te laisse, car ton ange de la terre est près de toi."

Je compris : c'est ma mère, me dis-je. Comme elle est belle ! maintenant elle me paraît radieuse. Je dis à mon ange : " Avant de me quitter accepte ma promesse : J'aimerai bien ma mère, je serai bien sage et un jour, n'est-ce pas, tu viendras me chercher ? "

L'ange me mit au front un baiser et me dit : " Je pars, tu ne me verras plus sur terre, cependant, je ne te quitterai pas, je veillerai sur toi, car je suis ton bon ange gardien."

Je sentis sur ma joue une larme brûlante, j'ouvris les yeux, ma mère pleurait, mais c'était des larmes de bonheur.

Appelant sur mes lèvres mon plus charmant sourire, j'entendis ma mère s'écrier :

" Oh ! le beau petit ange ! "

LUDOVIC.

LE DERNIER ÉCU.

Hughes *** était un soir dans le bureau de son journal, relisant la dernière épreuve de la feuille du lendemain, lorsqu'on frappa à la porte quelques coups précipités.

" Entrez, voici le bon à tirer, dit-il, croyant que c'était l'apprenti de l'imprimeur ; mais, au lieu du petit apprenti, c'était une petite fille en haillons, qui lui demanda : Etes-vous M. Hughes *** ?

— Moi-même, répondit-il.

— Marie *** vous prie de venir la trouver.

— Marie ! et que me veut-elle ?

— Elle se meurt."

Justement l'apprenti entra à son tour. Hughes lui remit l'épreuve du journal, prit sa canne et son chapeau, ferma la porte du bureau où il était resté seul et suivit la petite fille dans la direction de la malade—dans le faubourg ***

Pendant qu'il marchait, précédé de son guide, il retrouvait tous les souvenirs qui se rattachaient pour lui au nom de Marie, jeune fille d'un des comtés environnants, où il l'avait connue alors qu'il était simple maçon, ne se doutant guère probablement qu'il laisserait un jour la truelle pour la plume du journaliste et l'administration d'un journal. La dernière fois qu'il avait vu Marie, c'était au mariage d'un ami, maçon comme lui, où ils figuraient,